Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 52/1961 (1961)

Artikel: A propos de cours pré-universitaires pour étudiants noirs
Autor: Esseiva, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114914

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos de cours pré-universitaires pour étudiants noirs

Durant le semestre d'hiver 1960/61, vingt-six étudiants noirs du Katanga ont suivi à Fribourg un cours de sciences politiques placé sous les auspices de l'Université. Ces étudiants ont posé une série de problèmes nouveaux pour ceux qui ont eu à les accueillir. Si, en effet, nos Universités reçoivent depuis de nombreuses années des étudiants du continent noir, c'était, sauf erreur, la première fois que ceux-ci arrivaient en Suisse en corps constitué nécessitant une organisation *sui generis* soit sur le plan matériel, soit sur le plan intellectuel. Les expériences faites au cours de l'hiver ont permis des constatations susceptibles d'intéresser ceux qui auraient à s'occuper d'affaires analogues. Or, on sait que la Confédération, donnant suite à la décision des Chambres fédérales, met actuellement sur pied un système de bourses destinées à des étudiants des pays en voie de développement. Quelques remarques sur ce sujet ne sont donc peut-être pas inutiles, et l'on profitera de l'hospitalité des « Etudes pédagogiques » pour les proposer à leurs lecteurs. Ce faisant, on n'oubliera pas que vingt-six Katangais ne représentent qu'eux-mêmes, et que l'on ne saurait généraliser leurs réactions individuelles à l'échelle du continent noir. Mais il est vrai aussi qu'une bonne partie des constatations faites avec eux viennent corroborer des conclusions antérieures. Sans prétendre les ériger en axiomes, l'exposé ci-dessous les laissera donc parfois déborder les limites dans lesquelles elles devraient être inscrites, si l'on ne connaissait que les données de l'expérience fribourgeoise.

* * *

Mais avant de constater, on indiquera brièvement l'état des faits : Les vingt-six Congolais reçus avaient été choisis au Katanga selon le seul critère des études faites, la préférence étant naturellement accordée à tout candidat ayant suivi le cycle complet de l'enseignement primaire et secondaire. Des interventions tribales et politiques, comme le peu de temps dont disposa la personne chargée de ce choix, l'empêchèrent toutefois d'assurer une homogénéité parfaite du niveau intellectuel des étudiants choisis. Si tous avaient absous six ans d'école primaire, leur formation secondaire était assez variable, les meilleurs annonçant cinq à sept ans « d'humanités anciennes », d'autres un brevet d'instituteur, et les moins formés trois à quatre ans d'école

secondaire. Enfin les âges des étudiants s'échelonnaient entre vingt et quarante ans.

Il ne pouvait être question, soit en raison de leur niveau scolaire, soit en raison du peu de temps à disposition (six mois), d'inscrire les étudiants à l'Université. Il était donc nécessaire, à double titre, d'organiser un cours spécialement destiné à ces étudiants, et réservé à eux seuls. Il s'agissait, par cette formation accélérée, de fournir des cadres à la jeune administration congolaise. Aussi les branches choisies s'inscrivaient-elles, à un niveau propédeutique, dans le programme traditionnel des sciences politiques. Des examens organisés en fin de cours furent un utile stimulant pour les étudiants, en même temps qu'une source d'indications précieuses sur les résultats obtenus durant le semestre.

Les questions matérielles soulevaient des problèmes qui, à l'usage, se trouvèrent être plus délicats que les difficultés d'ordre scientifique. On se trouva bien, néanmoins, d'une formule d'internat réunissant tout le groupe sous la surveillance assez large de deux moniteurs blancs. Les cours, exercices pratiques et les conférences se donnaient en revanche dans les locaux de l'Université, et rien n'y limitait les contacts entre étudiants noirs ou blancs. Chaque Katangais reçut des bons de vêtements et de chaussures d'hiver, plus un pécule de 35 fr. par semaine comme argent de poche. Tous les frais de pension, de cours et de voyage étaient, d'autre part, pris en charge par l'organisation (un groupe financier belge) ayant accepté de fournir les fonds nécessaires à cette action.

Les cours laissant libres le jeudi et le samedi après-midi, les étudiants eurent l'occasion, ces jours-là, de prendre contact avec l'administration, cantonale ou communale, avec les tribunaux et le pouvoir législatif. En visitant les principales industries et entreprises suisses, ils purent se faire une idée du développement technique et économique de notre pays.

* * *

Les constatations faites à la suite de cette expérience sont de deux sortes. Les premières, strictement pédagogiques, concernent les étudiants eux-mêmes et leurs réactions sur le plan scolaire. Les secondes s'éloignent quelque peu de la pédagogie au sens strict, sans quitter toutefois le domaine général des sciences de l'éducation. Elles pourraient s'inscrire sous un titre qui serait : de la vie en Suisse d'un groupe d'étudiants noirs, de leurs réactions vis-à-vis de la population blanche, et de celle-ci vis-à-vis d'eux.

Mais tout d'abord, qui étaient-ils ? Ceux qui ont approché les étudiants katangais de Fribourg et ont eu affaire à eux ont éprouvé à leur égard ce mélange d'attachement et d'irritation que l'on ressent généralement pour des enfants un peu capricieux. Même les plus âgés

d'entre eux — certains frisaient la quarantaine — gardaient, en effet, dans leur comportement instinctif, la fraîcheur et la spontanéité propres à l'enfance et sans doute aussi aux peuples restés près de la nature. Les rapports de professeurs à élèves se sont, dès lors, presque toujours situés sur un plan beaucoup plus affectif qu'il n'est coutume à ce niveau de l'enseignement.

Malgré cet aspect de leur caractère, ils demeurèrent difficilement pénétrables et visiblement déconcertés durant les deux premiers mois de leur séjour en Suisse. Sauf une bonne volonté évidente et une soif d'apprendre capable de faire honte à tous ceux pour qui l'école est plus une corvée qu'un privilège, rien n'apparaissait de leur vraie nature. La nouveauté de leur situation les rendait timides et réservés, un des seuls traits positifs de leur caractère étant une méfiance extrême à l'égard de tout ce qui pouvait leur apparaître comme une manifestation de racisme ou de colonialisme. Une fois surmonté ce stade, ils révélèrent, en revanche, des tempéraments bien éveillés, volontiers revendicateurs, compliqués dans les petites choses à la manière des habitants de nos campagnes, et comme eux extrêmement sensibles aux questions de clans et de tribus. On ajoutera, chez tous, deux traits caratéristiques : le premier, un goût passionné pour la politique, dans toute la mesure où ce mot signifie combinaisons, calculs subtils et longues palabres; le second, l'habitude du paternalisme, c'est-à-dire l'habitude de considérer comme naturel et normal de s'en remettre aux soins d'autrui pour le règlement des détails les plus matériels de leur vie. Sur le plan affectif, enfin, on aurait pu, en gros, les comparer à des Méditerranéens. Comme eux, on les vit prompts à s'emballer mais volontiers indolents, très sensibles, voire susceptibles, changeants, et le plus souvent velléitaires.

* * *

Lorsqu'on a affaire à des gens d'autres races et d'autres milieux, une question domine et conditionne les échanges intellectuels : que la pensée de chacun des interlocuteurs procède d'une manière identique, sinon au moins intelligible. Les professeurs des Katangais de Fribourg pouvaient donc se demander avec assez de curiosité, mais aussi une certaine appréhension, comment ils parviendraient à transmettre leur science à des étudiants qui, de toute évidence, n'avaient aucune hérédité cartésienne. On prétend souvent que le Noir ne raisonne pas, et que sa pensée avance par images successives ou par impulsion affective. Si c'était vrai, il faudrait revoir la méthodologie de l'enseignement dès que des Blancs s'adressent à des Noirs. En ce qui concerne les étudiants de Fribourg, en tout cas, cette règle ne s'est pas du tout vérifiée, et à aucun moment les vingt-six Katangais du cours n'ont donné le sentiment d'être imperméables à la forme occidentale de penser. Ils ont raisonné, bien ou mal, de la même manière

que des étudiants européens. Le passage du concret à l'abstrait, le sens des généralisations ou des déductions, la construction logique du raisonnement les ont placés devant des difficultés qui ont permis de les comparer intellectuellement, mais non de les affirmer différents.

Cette constatation n'a cependant qu'une valeur toute relative, et l'on se gardera bien d'en inférer une règle valable pour l'ensemble de l'Afrique noire : les étudiants qui l'ont permise avaient tous une formation secondaire reçue dans des établissements tenus par des Blancs, et ils avaient fréquenté des écoles primaires dont les maîtres avaient également été formés par des Européens. Mais il est bien certain que l'Afrique n'enverra jamais d'hommes du type primitif dans les Universités suisses. Tous les autres auront passé par des écoles d'importation blanche. On peut donc conclure sur ce point en avançant cette affirmation : l'étudiant noir est aussi à même de s'adapter à la pensée occidentale que n'importe quel étudiant blanc, même au cas où celle-ci ne correspondrait pas à la sienne, en sa forme ancestrale, libre de toute influence blanche.

Les aptitudes diverses des étudiants ont permis, dans ce même domaine du processus intellectuel, la vérification d'un principe élémentaire : la forme occidentale du raisonnement est une faculté que développe toute instruction, quelle qu'elle soit. La culture, ou plus simplement un certain bagage de connaissances scientifiques implique, en effet, un langage universel permettant aux hommes, sinon de s'accorder, du moins de se comprendre. Les étudiants dont la formation scolaire avait été la plus poussée étaient aussi ceux qui raisonnaient le mieux ; le petit nombre d'entre ceux qui, en revanche, n'avaient pas dépassé le niveau de l'école secondaire inférieure demeuraient confus. L'âge ne faisait rien à l'affaire, et les années de vie pratique dont certains avaient l'expérience ne parvenaient pas à les amener au niveau de ceux qui, plus jeunes pourtant, avaient bénéficié d'une meilleure formation de base. On citera un exemple à ce propos : parmi les Katangais de Fribourg se trouvait un stagiaire, dépassant la quarantaine, qui fréquentait bénévolement l'une ou l'autre heure de cours. Notable de village, venu directement de la brousse, sans formation autre que primaire, il représentait au Katanga — selon les spécialistes — le niveau social du syndic et du juge de paix de nos campagnes vaudoises ou fribourgeoises. Il demeura toujours totalement impénétrable, et imprévisible dans ses réactions pour tous les Européens qui le connurent. Sa pensée suivait un chemin où il était très difficile de le suivre. L'incompréhension prenait avec lui un caractère beaucoup plus essentiel qu'avec un interlocuteur qui n'aurait pas su le français : l'esprit ne butait pas sur des mots ou des phrases, mais sur la manière profonde de les associer les unes avec les autres. Faut-il ajouter que les contacts offraient avec lui les risques maximums de malentendus ? Transposée à l'échelle continentale, cette expérience démontre

que la formation logique contenue dans toute science est un des moteurs les plus valables de la compréhension internationale.

* * *

Le rythme des progrès accomplis par les étudiants mérite d'être mentionné, car il fut différent de ce à quoi nous habituent les élèves de notre pays. On a relevé plus haut leur réserve durant les deux premiers mois de leur séjour à Fribourg. En classe, cette réserve se traduisit par une stagnation certaine au début, puis par un départ lent et laborieux. Si dès le premier abord l'imagination des étudiants semblait apprécier les exposés narratifs et les détails imagés, leur intelligence s'achoppait visiblement aux systématisations et aux jugements de valeur. Il fallut multiplier les exercices pratiques, les exemples concrets, et user beaucoup plus des méthodes inspirées de l'école secondaire que de l'enseignement universitaire. Puis, presque sans transition, les progrès furent extrêmement rapides, comme si les débuts n'avaient été qu'une période d'adaptation au climat et à une vie matérielle nouvelle. En octobre, aucun des étudiants n'aurait été capable de suivre utilement un enseignement universitaire. En fin mars, cinq à six d'entre eux pouvaient, sans aucun doute, justifier leur immatriculation à l'Université. Cette rapidité tend à démontrer tout d'abord qu'il suffit souvent de peu de choses pour amener les étudiants noirs au niveau de ceux d'Europe, et l'on dédiera cette conclusion à ceux qui croiraient encore à la supériorité intangible de ces derniers. Cette rapidité démontre, d'autre part, l'utilité des cours propédeutiques organisés à l'intention de nos hôtes africains : on aurait beaucoup surpris leurs professeurs si, en fin 1960, on leur avait annoncé que trois mois plus tard plusieurs auraient subi ce qui devait leur apparaître comme une sorte de métamorphose.

Pendant que l'on compare étudiants noirs et étudiants blancs, on remarquera ceci, qui différencie les premiers des seconds : toutes les connaissances scientifiques des Katangais venaient de l'école ; rien ou presque rien n'avait été appris en dehors de celle-ci. Alors qu'en Europe les enfants ont l'occasion d'acquérir, dans leur milieu naturel, grâce à l'image, à la radio, à la lecture ou à la conversation de tous les jours, des connaissances utiles à l'école, il en va différemment dans les pays où celle-ci est un produit d'importation encore peu assimilé. Voici deux exemples frappants à ce sujet : un candidat aux examens d'histoire ne savait pas que les Etats-Unis étaient primitivement habités par des Indiens. Buffalo Bill et le dernier des Mohicans n'avaient jamais été ses héros. Un autre, à la géographie, ignorait que le riz se repique dans l'eau. Ces deux candidats exposèrent ensuite, avec beaucoup d'intelligence et de précision, l'un les principes de la révolution industrielle dans les pays anglo-saxons du XIXe siècle, l'autre la répartition

des populations en fonction de la production agricole dans l'Asie du Sud. Ces exemples montrent que même chez de bons étudiants noirs, il faut souvent s'attendre à des lacunes et à des vides complets qu'aucune assimilation extra-scolaire n'aura pu compenser.

* * *

Tous les étudiants savaient trois langues : leur idiome tribal, le swahili, langue véhiculaire de l'Afrique bantou, et le français. Cette dernière langue est pour eux la langue de culture apprise à l'école. Ils l'employaient tous assez bien, avec un vocabulaire parfois très littéraire et de surprenantes expressions venues de la langue écrite. Aucun, en revanche, n'était capable de l'écrire sans faute de grammaire ou d'orthographe. Cela constituait un handicap certain pour eux, non seulement lorsqu'ils avaient à exprimer une idée scientifique, mais pendant toute la durée de leurs cours, leurs facultés de concentration étant mises à une épreuve relativement fatigante. On ne pouvait, dès lors, leur imposer un horaire aussi chargé que s'il s'était agi de leur propre langue maternelle. A ce handicap, il faut ajouter la nonchalance et la lenteur naturelles aux habitants des pays chauds. C'est dire donc qu'un cours propédeutique destiné à des Noirs implique un rythme de travail moins poussé que s'il était organisé pour des étudiants de l'Europe tempérée. Il faudra se souvenir de ces réalités lorsque les boursiers fédéraux viendront se préparer en Suisse à l'Université. On ne devrait pas, d'autre part — mais il semble que la commission ad hoc en a déjà décidé autrement — condamner les boursiers noirs à apprendre l'allemand avant d'être immatriculés. Pour la plupart d'entre eux, ce serait les obliger d'assimiler une quatrième langue, alors qu'ils ne possèdent pas de manière parfaite leur langue de culture. Cette étude les conduirait dans un monde philologique totalement étranger au leur. Ils y perdraient un temps précieux à tous les sens de cet adjectif, pour des résultats médiocres à coup sûr[1]. On rappellera, à ce propos, les efforts parfaitement vains tentés par les Belges pour inculquer le flamand à la jeunesse congolaise du degré secondaire. Les Universités de langue allemande ne devraient pas trop insister pour recevoir des étudiants de l'Afrique noire. On voudra bien ne pas flairer là un accès de nationalisme romand. Mais le dépaysement de ceux-ci est déjà bien suffisant, et les efforts pour les amener au niveau universitaire assez grands pour qu'on évite d'y ajouter une difficulté linguistique qui peut être évitée.

[1] Au moment d'envoyer cet article, on apprend que trois étudiants noirs d'un groupe de boursiers d'industriels suisses, après avoir fait un an d'allemand pour être admis à l'une de nos Universités alémaniques, ont échoué à leurs examens et continueront, cet automne, à apprendre cette langue au lieu de s'immatriculer. Leurs camarades de même niveau scolaire le sont depuis un an, mais dans une Université romande.

* * *

C'est une chose d'enseigner une discipline de manière qu'elle soit comprise ; c'en est une autre d'emporter la conviction profonde et l'adhésion de ceux à qui elle s'adresse. Les professeurs des étudiants katangais de Fribourg, traitant des principes démocratiques de l'Europe occidentale dans leurs cours de droit public ou d'économie politique, se sont souvent demandé quel usage ils feraient de ce qu'ils auraient appris, une fois rentrés chez eux. L'expérience faite ne permet pas de répondre à cette inconnue. Les nombreuses discussions que l'on a eues avec les étudiants autorisent cependant quelques suppositions : s'ils ont beaucoup retenu, il ne semble pas qu'ils aient été très influencés par les idées reçues, ni qu'ils aient assimilé ce qu'ils ont appris. On ne renverse pas aussi aisément des habitudes et des coutumes séculaires, surtout lorsqu'on a affaire à des Noirs prompts à soupçonner du racisme dans toute thèse occidentale. Il y a pour eux la science, la théorie, les idées des Blancs, d'une part, et les coutumes ancestrales, la réalité pratique et la sagesse bantou, de l'autre. Théorie et pratique se côtoient et ne craignent pas de se contredire. L'interpénétration de l'une par l'autre semble donc être restée faible, au moins pour la majorité des étudiants. Malgré les cours sur les libertés individuelles et les théories de l'Etat fondé sur le droit, on ne croit pas qu'ils résisteraient aux tentations du pouvoir s'ils en avaient un jour ! Mais d'autre part, l'enrichissement qu'est pour eux un séjour en Europe ne peut pas ne pas leur avoir élargi leur vision du monde et leurs connaissances de la vie. Au moment de leur départ, ceux de Fribourg savaient en tout cas raisonner sainement et sans passion, comprendre autrui et se faire comprendre. C'est beaucoup.

* * *

En essayant de ne pas franchir les limites, heureusement incertaines, de la pédagogie, on voudrait maintenant ajouter à ce qui précède quelques considérations susceptibles de répondre à la question suivante : comment organiser de manière adéquate la vie matérielle et intellectuelle d'un groupe d'étudiants noirs suivant, en Suisse, un cours propédeutique, en tenant compte notamment des réactions possibles des milieux en présence.

Mais quelles sont ces réactions possibles ? On a pu constater, cet hiver, ce que d'autres villes universitaires ont vécu dans des cas analogues : si beaucoup de familles ont entretenu d'excellents rapports avec les étudiants noirs, les ont reçus fréquemment et ont gardé d'eux le meilleur souvenir, il faut avouer que le comportement du citoyen moyen n'a pas toujours été celui que l'on souhaiterait. S'il est prompt à s'indigner de la ségrégation raciale des Sud-Africains ou des Américains, il ne se doute guère qu'il réagira de la même manière lorsqu'il

sera placé dans des circonstances analogues. En outre, les journaux de notre pays lui ont un peu trop dit que la Suisse est la patrie des institutions humanitaires, pour qu'il ne se comporte pas parfois en Samaritain attendant des étrangers, sans avoir rien fait pour cela, une gratitude que ceux-ci ne songeront pas à lui accorder. Enfin il existe en Suisse, aussi bien qu'ailleurs, un complexe de la supériorité blanche dont les mathématiciens diraient qu'il est inversement proportionnel au niveau culturel du sujet atteint !

De leur côté, les étudiants noirs sont tous très sensibilisés aux questions raciales. Ils arrivent en Europe, méfiants et tendus, prêts à découvrir des intentions colonialistes dans les gestes les plus innocents. D'une manière souvent un peu puérile, ils se veulent « africanistes » en rejetant a priori toute vision occidentale de leurs problèmes spécifiques. En même temps, ce qui est contradictoire, ils s'attendent à trouver en Suisse tous les avantages matériels du paternalisme colonial. Enfin, comme tous les hommes, ils ne sont pas sans défauts, et l'on sait notamment qu'ils sont loin de rester insensibles aux charmes des Suissesses, celles-ci ne le demeurant pas non plus aux attraits de l'exotisme.

Etant donné les facteurs en présence, il n'est dès lors pas étonnant que les contacts entre groupe d'étudiants noirs et population locale comportent de nombreux risques. On aurait tort de les sous-estimer, et d'oublier que tout se passe ici dans le domaine des instincts élémentaires où il suffit d'une étincelle pour déclencher des réactions violentes. Ceci montre déjà que des précautions particulières sont nécessaires. Il y a plus cependant : il ne semble pas indiqué de laisser des étudiants noirs se débrouiller seuls en Suisse comme des étudiants ordinaires. Trop de choses les désorientent ou les séduisent pour que, livrés à eux-mêmes, ils ne cèdent pas à toutes les tentations de l'Occident. L'expérience a souvent été faite : il n'est pas possible, par exemple, de remettre une bourse à des étudiants africains en leur abandonnant le soin de la faire durer le temps nécessaire. Ils la dépenseraient en 48 heures d'achats colorés et inutiles, à moins que ce ne soit plus vite encore, au cours de ce que, au temps de la sainte Russie, on appelait la tournée des grands-ducs. Il est donc indispensable d'organiser leur vie matérielle, ou au moins d'en guider le cours d'assez près, et notamment de contrôler leurs dépenses, si vexatoire que cette mesure puisse paraître. Sous quelle forme le faire ? Plusieurs solutions sont pensables, que l'on énumérera brièvement.

La méthode qui résout la plus grande partie des difficultés est évidemment l'organisation d'un internat dans lequel les étudiants vivront ensemble. L'internat supprime les questions matérielles du vivre et du couvert, simplifie les questions de contrôle ou de discipline, et permet aussi une heureuse influence sur les internes, soit sur le plan de leurs loisirs, soit sur celui de leurs contacts avec la population.

A ce propos, il faut se souvenir que les étudiants noirs se font généralement de l'Europe une idée infiniment plus optimiste et plus flatteuse que la réalité ne le permet. (Une des fautes — mineures peut-être — que l'on peut reprocher aux régimes coloniaux, c'est d'avoir dépeint la race blanche ne développant chez elle que les vertus les plus hautes.) Les Katangais de Fribourg, par exemple, semblaient extrêmement désillusionnés en constatant que leurs hôtes révélaient comme eux un mélange très humain de défauts et de qualités, et n'étaient pas les surhommes ou les sages auxquels ils s'attendaient. En organisant les contacts des Noirs avec les meilleurs éléments de la population, les directeurs d'internat, sans chercher à entretenir leurs illusions, parviendront cependant à atténuer les effets de choc nuisibles que la brusque lumière pourrait avoir sur eux.

Internat ne signifie pas isolement. Rencontres et contacts entre étudiants noirs et Suisses doivent être multipliés dans toute la mesure compatible avec une vie studieuse. Il est certain que, pour les uns et pour les autres, il s'agit d'une expérience enrichissante. Les Katangais de Fribourg eurent, notamment, la possibilité de passer, durant les vacances de Noël, une quinzaine de jours dans des familles suisses allemandes. Il était intéressant de voir ce qu'il adviendrait de cette tentative. Malgré les difficultés de langue, malgré l'isolement de chacun dans des localités parfois très excentriques, ce fut un grand succès, qui permit de constater les pouvoirs de l'amitié naturelle, capable de supprimer les barrières des races et des frontières géographiques.

Quelle que soit la mesure de la liberté laissée aux internes, il est souhaitable que des règles strictes soient établies en matière de rentrée le soir, de régularité aux cours et d'études à la maison. Il y a, en effet, une distance sérieuse entre nos méthodes, nos habitudes de travail, et l'indolente facilité des habitants de pays où l'ardeur du soleil justifie toutes les paresses. La vie en Europe a trop de séduisantes nouveautés pour qu'il ne soit pas nécessaire, d'autre part, d'en limiter quelque peu la découverte au profit de l'étude.

Avec ou sans internat, la présence de moniteurs secondant les Noirs sur les plans matériel et scolaire est également un facteur important de succès. Ceux-ci doivent être soigneusement choisis parmi des gens qui se sentent une certaine vocation pour l'action sociale, car leurs tâches exigeront d'eux beaucoup de doigté d'abord, mais surtout beaucoup de patience et de dévouement. Ils verront les étudiants s'en remettre à eux des détails les plus infimes de leur vie matérielle en limitant, en général, leurs propres initiatives aux doléances les plus imprévues. Ils ne devront pas craindre les longues palabres sur des bagatelles sans cesse remises en question, ni la diplomatie lente et compliquée des pays chauds. Il serait utile, aussi, que ces moniteurs aient la formation nécessaire pour pouvoir servir de répétiteurs aux

étudiants. En les prenant chaque soir par petits groupes, ils seraient à même de diriger des discussions sur les matières étudiées durant la journée, et de permettre ainsi la revision de leurs notes de cours qui, — on a pu le constater — manquent pendant longtemps de précision et d'esprit de synthèse. Aux moniteurs également reviendrait la tâche de servir d'intermédiaires entre les étudiants et les milieux locaux désireux de s'intéresser à ceux-ci et de les suivre durant leur séjour en Suisse. Sur ce point, en effet, un genre de parrainage semble très recommandable : dans les villes où se trouvent des groupes d'étudiants africains, un appel pourrait être adressé par les organisateurs des cours propédeutiques à un certain nombre de personnes ou plutôt de familles susceptibles d'accepter la responsabilité d'un étudiant noir. Ces « parrains » auraient la charge de l'inviter régulièrement, de le faire participer à leur vie familiale, de le mettre en contact avec des milieux intéressants pour lui, de lui donner les conseils nécessaires pour qu'il puisse profiter des institutions locales et de toutes les facilités que nos villes universitaires offrent aux étudiants. Sans ce parrainage ou une aide analogue, l'étudiant noir risque de rester un isolé ; sa réserve et sa timidité naturelles l'empêcheront de prendre lui-même les initiatives utiles pour sortir d'un isolement que les étudiants européens eux-mêmes ne connaissent déjà que trop. Pour un Noir, cet isolement risque d'avoir des conséquences sérieuses, car, sensible comme il est, il passera vite au stade du découragement et des complexes de persécution raciale. Cela suffit pour compromettre tout l'effet bienfaisant de son séjour en Europe, quels que soient ensuite ses résultats scolaires. C'est un risque à éviter, surtout quand on compare le petit nombre de Noirs que l'Occident est en mesure de former à l'immense masse de ceux qui n'auront pas cette chance : toute action est quantitativement si dérisoire que l'échec n'est pas permis.

Les cours de Fribourg étaient donnés dans les locaux de l'Université. Ce choix non prémédité eut les conséquences les plus heureuses, et démontra aux organisateurs tout l'intérêt qu'il y a à mêler le plus possible les étudiants noirs à la vie de leurs camarades européens. S'il est nécessaire de s'occuper de la vie matérielle des étudiants africains en les groupant si possible dans des internats adéquats, on pense qu'il ne l'est pas moins d'agir de manière exactement inverse pour leurs études. Organiser une haute école réservée aux boursiers noirs de la Confédération — comme l'idée en a été lancée — serait une erreur. Même au cours d'une période pré-universitaire, l'intérêt des étudiants noirs commande qu'on ne les isole pas des étudiants blancs. Les uns et les autres, d'ailleurs, ont beaucoup à apprendre d'une coexistence scolaire. Pour les étudiants de chez nous, la fréquentation de leurs camarades noirs réalise dans une certaine mesure le dépaysement fructueux d'un voyage exotique, et il n'est pas mauvais qu'ils l'entreprennent, car on n'a que trop tendance, dans notre petit pays,

à vivre replié sur soi-même ; ouvrir des fenêtres sur le vaste monde crée d'utiles courants d'air. Pour les étudiants noirs, les contacts avec leurs condisciples européens sont de nature à leur montrer qu'ils ne sont pas les colonisés brimés qu'ils s'imaginent être parfois, et qu'ils sont souvent privilégiés par rapport à eux. Mais ce qu'il faut relever surtout, c'est qu'entre étudiants s'établit immédiatement un dialogue aisé et cordial, une camaraderie franche et sans apprêt. Les Katangais de Fribourg ont été spontanément traités par leurs condisciples de la seule manière qui soit la bonne : sur le pied de l'amitié désintéressée et de l'égalité la plus complète. Méfiants et taciturnes à leur arrivée, ils ont trouvé à l'Université un climat détendu, naturel, et exempt de vaine flatterie, qui a largement contribué à les épanouir tout en leur montrant les Blancs sous un jour dépourvu d'arrière-pensée coloniale.

Ceci démontre que l'amitié obtient sans effort ce que toutes les précautions du monde n'arrivent pas à garantir. On voudrait terminer sur cette affirmation. Aussi bien, elle ramène à l'essentiel tout ce qui précède. En définitive, les chances de succès de toute action en faveur de boursiers noirs dépendent plus de la chaleur humaine qu'ils trouveront en Suisse que d'une organisation sans défaut. Il faut à cela un peu d'intelligence et beaucoup de cœur. C'est à la fois simple et difficile. Mais l'effort en vaut la peine.

PAUL ESSEIVA.

Le problème de l'autorité du maître secondaire

> Pour gouverner, il faut avant tout rectifier sa propre personne. Si on ne peut se rectifier soi-même, comment pourra-t-on rectifier les autres ?
>
> CONFUCIUS.

Le problème de l'autorité est certainement un des plus redoutables que le maître rencontre jour après jour. Que de professeurs humiliés qui voient leur enthousiasme s'éteindre et leur travail anéanti par le désordre et le chahut. Que de crises d'autorité auxquelles nous ne comprenons rien. Que de conflits que nous ne pouvons résoudre ! Tous ces échecs, qui ont souvent des conséquences graves sur le plan humain, devraient suffire à nous donner l'éveil et nous inciter à réfléchir à ce problème crucial. Cette analyse des conditions de l'autorité et de l'obéis-